



HAL
open science

Hans Mayer, le Collège de Sociologie et la question du “ mythe politique ”

Stephanie Baumann

► **To cite this version:**

Stephanie Baumann. Hans Mayer, le Collège de Sociologie et la question du “ mythe politique ”. Revue Germanique Internationale, 2021, Hans Mayer, 33, pp.17-28. 10.4000/rgi.2630 . hal-03311392

HAL Id: hal-03311392

<https://hal.science/hal-03311392v1>

Submitted on 12 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

Hans Mayer, le Collège de Sociologie et la question du « mythe politique »

Stephanie Baumann

Traducteur : Clément Fradin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rji/2630>

DOI : 10.4000/rji.2630

ISSN : 1775-3988

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 juin 2021

Pagination : 17-28

ISBN : 978-2-271-13581-0

ISSN : 1253-7837

Ce document vous est fourni par Université Polytechnique Hauts-de-France



Référence électronique

Stephanie Baumann, « Hans Mayer, le Collège de Sociologie et la question du « mythe politique » », *Revue germanique internationale* [En ligne], 33 | 2021, mis en ligne le 11 juin 2021, consulté le 12 septembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rji/2630> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rji.2630>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Hans Mayer, le Collège de Sociologie et la question du « mythe politique »

Stephanie Baumann

Ainsi qu'il l'écrit dans ses mémoires, *Ein Deutscher auf Widerruf* (*Un Allemand en révocation*), l'exposé que fit Hans Mayer au Collège de Sociologie n'est pas le premier qu'il tint devant un public français. Paul Desjardins l'avait invité à l'abbaye de Pontigny, en septembre 1938, pour participer à une rencontre intitulée « L'ombre de César et le régime des masses » où Mayer avait développé ses travaux sur la théorie étatique et juridique du Troisième Reich. Il y avait montré la façon dont, dans le fascisme, « se mêlait à un césarisme théâtral une démagogie qui visait, à l'aide d'une propagande adroite, à présenter quelque chose comme la volonté des "masses" sous la forme d'un "ressenti populaire sain" [*gesundes Volksbewusstsein*] ». Déjà à cette occasion étaient apparues certaines tensions : Mayer rapporte qu'on l'avait écouté avec attention pour lui poser ensuite la question de savoir d'où lui venait la conviction qu'il ne s'agissait pas réellement de leur volonté¹. Il juge que sa rencontre avec le Collège de Sociologie représente elle aussi une « étrange occasion ratée ». Le 18 avril 1939, il était en réalité prévu que ce soit Walter Benjamin qui s'exprime dans la rencontre du Collège fondé en 1937 par Georges Bataille, Roger Caillois et Michel Leiris. Il avait donné comme titre le simple mot « Mode », un sujet qui paraissait peu urgent aux organisateurs au vu de la situation politique². Quoi qu'il en soit, on repoussa son exposé après l'été 1939 et Hans Mayer fut prié de le remplacer afin de parler des « Rites

1. Hans Mayer, *Ein Deutscher auf Widerruf. Erinnerungen*, vol. 1, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1982, p. 225-226.

2. Cet exposé semble perdu. On peut néanmoins reconstruire ce dont il aurait pu être question à partir du paragraphe sur la « mode » dans les *Passages*. Voir sur ce point : Stephan Moebius, *Die Zauberlehrlinge. Soziologiegeschichte des Collège de Sociologie (1939-1939)*, Constance, UVK Verlagsgesellschaft, 2006, p. 375-383 ; Veronica Ciantelli, « Histoire d'une rencontre manquée. Walter Benjamin et le Collège de sociologie », *Synergies Pays germanophones* 10, 2017, (p. 49-60). Sur la question de Benjamin et du Collège de Sociologie voir également : Gérard Raullet, *Das befristete Dasein der Gebildeten : Benjamin und die französische Intelligenz*, Paderborn, Konstanz University Press, 2020, en particulier les p. 235-258.

des sociétés secrètes dans l'Allemagne romantique »³. La dernière réunion du Collège eut lieu le 4 juillet 1939 – la guerre fut ensuite déclarée et Benjamin ne put plus donner sa conférence.

Dans la « Déclaration du Collège de Sociologie sur la crise internationale » publiée le 7 octobre 1938 dans la *NRF*, les membres du Collège avaient réagi aux accords de Munich et demandé aux lecteurs de se joindre à leur travail politique et théorique grâce auquel ils tentaient de s'opposer à « l'absence générale de réaction vive devant la guerre ». Ainsi que le cite Mayer, ce projet naquit « avec la conscience aiguë que les formes politiques actuelles ne sont que pur mensonge et qu'il était nécessaire de restaurer une forme d'existence collective au-delà de tout rapport géographique et social. »⁴ Son exposé faisait partie d'une série de conférences à travers lesquelles plusieurs types de communautés politiques devaient être envisagées. Par le détour du romantisme, il tente de réfuter l'hypothèse erronée selon laquelle de nouveaux mythes ou de nouvelles fêtes pourraient être des parades culturelles efficaces contre le fascisme dont la propagande, selon les membres du Collège, s'appuyait sur des expériences communautaires insatisfaites.

Avant d'émigrer hors d'Allemagne, Mayer avait rédigé une thèse de droit public sous la direction de Hans Kelsen ; entre 1934 et 1937, il écrivit plusieurs recensions de travaux d'histoire du droit dans la *Zeitschrift für Sozialforschung* et obtint une bourse de l'*Institut für Sozialforschung* pour sa contribution relevant de l'histoire des idées dans le cadre des *Studien über Autorität und Familie* (*Études sur l'autorité et la famille*) dans la théorie et le mouvement anarchique, un « texte avec détonateur à retardement » selon Mayer, qui n'a trouvé son public qu'au moment des mouvements étudiants de 1968⁵. À l'époque il travaillait à son *Georg Büchner und seine Zeit* (*Georg Büchner et son temps*), qui parut après-guerre, en 1946, et fut l'une de ses premières publications littéraires. Il en avait déjà achevé une première version au début de l'été 1939. Dans le chapitre « Politique allemande » de ce livre, il s'intéresse au rôle joué par les sociétés secrètes étudiantes dans le mouvement de libération allemand au début du XIX^e siècle⁶. Cela lui servit de base pour sa conférence au Collège, dont nous entendons, par la suite, inscrire la conception dans un double contexte : dans un premier temps, j'esquisserai les positions des membres du Collège auxquelles se réfère implicitement Mayer, pour montrer ensuite comment il mène *ad absurdum* le discours visant à remythologiser la société en s'appuyant pour cela sur une miniature historique et en recourant à ses travaux sur Büchner. Horkheimer et Adorno – dont Mayer est proche pendant ces années, se référant,

3. Hans Mayer, « Les rites des associations politiques dans l'Allemagne romantique », in : Denis Hollier (éd.), *Le Collège de sociologie*, Paris, Gallimard, 1979, (p. 448-474). Voir aussi Stephan Moebius, *op. cit.*, p. 383-389.

4. Nous traduisons. Hans Mayer, *Ein Deutscher auf Widerruf*, p. 238.

5. Hans Mayer, « Autorität und Familie in der Theorie des Anarchismus », in : Max Horkheimer (éd.), *Studien über Autorität und Familie. Forschungsberichte aus dem Institut für Sozialforschung*, Schriften des Instituts für Sozialforschung, vol. 5, Paris, Librairie Félix Alcan, 1936, (p. 824-848).

6. Hans Mayer, *Georg Büchner und seine Zeit*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1972. [Première édition : Wiesbaden et Berlin, Limes, 1946]. Voir sur ce point : Wulf Köpke, « Georg Büchner in der Sicht des Exils nach 1933 », in : Dieter Sevin (éd.), *Georg Büchner. Neue Perspektiven zur internationalen Rezeption*, Berlin, E. Schmidt, 2007, (p. 39-54).

comme plus tard encore après la guerre, notamment dans *Les Marginaux*, à leur *Dialectique de la raison* – gardèrent leurs distances avec le Collège de Sociologie bien qu'Adorno ait pris connaissance des travaux de Caillois sur lesquels il écrit des recensions.

Mythe et communauté

À en croire les souvenirs de Mayer, c'est Bataille qui a cherché à prendre contact avec lui, Walter Benjamin et le philosophe sceptique Paul Ludwig Landsberg, parce qu'il entendait « corriger [...] pour lui l'échec de l'intelligence traditionnelle française face aux phénomènes nouveaux » et échanger avec eux sur Nietzsche et Hegel⁷. De son côté, Mayer s'intéressait aux réflexions de Roger Caillois sur le mythe⁸. Le Collège était un projet qui résultait de la société secrète surréaliste *Acéphale*, fondée à l'initiative de Bataille. Son projet d'une « sociologie sacrée » – conçue en rupture avec la sociologie académique – était consacré à l'analyse des sociétés modernes sécularisées et à la vie quotidienne dans ces dernières. Appuyé sur *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) de Durkheim, il ne s'agissait pas d'étudier uniquement les institutions religieuses du sacré mais « l'ensemble du mouvement communal de la société » en y incluant non seulement les institutions du pouvoir mais aussi celles d'autres activités (sciences, arts et techniques) dans la mesure où elles sont « créatrices d'unité »⁹. Comme Mayer le précise dans un essai sur Benjamin, la notion de sacré est plus englobante en français qu'en allemand et inclut des dimensions qui apparaissent dans *Les Marginaux* : elle ne relève pas seulement, pour lui, du champ du religieux mais aussi de celui du « maudit » ou de « l'infâme »¹⁰. Au lieu de faire des mythes les fondements contractuels de la société, Mayer leur accordait une place centrale comme narrations collectives. L'enjeu n'était pas l'analyse de la société comme communauté communicative fondée sur la négociation rationnelle mais l'étude des aspects affectifs et imaginaires des liens sociaux¹¹.

Pour ce qui est de l'organisation formelle et des buts du Collège, il n'y avait pas d'unanimité parmi ses membres. Alors que Bataille le concevait comme une

7. Quatre numéros d'*Acéphale* avaient déjà été consacrés à Nietzsche, voir : Carlos Marroquin, *Die Religionstheorie des Collège de Sociologie. Von den irrationalen Dimensionen der Moderne*, Berlin, Edition Humboldt, 2005, p. 100-101.

8. Voir : Roger Caillois, *Le mythe et l'homme* [1938], Paris, Gallimard coll. Folio/Essais, 1987. Et : *La Mante religieuse*, Paris, Les amis des livres, 1937 ; et Mayer, *Ein Deutscher auf Widerruf*, p. 239 et p. 242.

9. « Note sur la fondation d'un Collège de Sociologie », in : Denis Hollier (éd.), *op. cit.*, (p. 21-25), p. 23. Georges Bataille, « La société sacrée et les rapports entre "société", "organisme", "être" », in : Denis Hollier (éd.), *op. cit.*, (p. 140-163), p. 140. Voir pour les détails : Simonetta Falasca-Zamponi, « A Left Sacred or a Sacred Left ? The Collège de Sociologie, Fascism, and Political Culture in Interwar France », *South Central Review* 23(1), Fascism, Nacism : Cultural Legacies of Reaction, printemps 2006, (p. 40-54).

10. Nous traduisons. Hans Mayer, *Der Zeitgenosse Walter Benjamin*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992, p. 65 et *Ein Deutscher auf Widerruf*, p. 241.

11. Voir sur ce point Stephan Moebius, *Zauberlehrlinge*, p. 135-149.

société secrète dans un sens mystique, Caillois imaginait une sorte d'« ordre » sociologique censé avoir une action politique et devenir « le noyau d'une plus vaste conjuration »¹². Il vit dans les accords de Munich le symptôme de la « dévitalisation » d'une société moderne, atomisée dont il interpréta la reddition volontaire au fascisme comme le signal de la nécessité qu'il y avait à (re)créer un lien vital entre les hommes¹³. Quand Bataille parlait de nouvelles expériences communautaires, il n'avait pas alors à l'esprit l'ivresse ressentie dans les foules suscitée comme en Allemagne à des fins de propagande, mais c'étaient pour lui des formes de sortie-de-soi décrites par les surréalistes. Bataille, dans son texte programmatique « L'apprenti sorcier », explique dans le passage sur « La destinée et le mythe » qu'un nouveau mythe peut entraîner ce que l'expérience de l'amour signifie pour l'individu aliéné, pour l'existence dissociée, à savoir une rencontre de la contingence, du destin, de la pulsion de mort et de l'éros pour former une unité nouvelle et puissante¹⁴.

Des communautés choisies, c'est-à-dire des communautés secrètes ou des ordres religieux, sont censées se fonder sur une décision *rationnelle* de leurs membres, contrairement aux communautés de fait, comme les nations, les clans ou les tribus et donc aux groupes fondés sur « le sang et le sol », car : « S'il y a choix, il peut y avoir extension, universalité. »¹⁵ À l'intérêt porté aux nouvelles conceptions de formes communautaires – Caillois se posait ainsi la question de savoir ce qui distinguait les communautés humaines des communautés animales – s'ensuivirent des discussions portant sur la fondation d'une nouvelle association secrète qui leur soit propre : on prétendit par exemple que les situations de crise, dans lesquelles la forme primaire d'organisation sociale échouait, appelaient le recours aux sociétés secrètes¹⁶. Caractérisées par un accès restreint, ces dernières sont censées se composer de différentes classes d'âge unies par un « secret », des pratiques magiques ou la connaissance de certains mythes¹⁷. Dans « Vent d'hiver », une conférence où Caillois aborde la question des sociétés secrètes, il s'appuie sur *l'Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos* publié en 1904/05 par son maître Marcel Mauss. Celui qui avait été enthousiasmé par *La Mante religieuse* eut toutefois une réaction très critique face au manuscrit de *Le mythe et l'homme* (1938) et dans une

12. Voir sur ce point Roger Caillois, « Introduction », in : Denis Hollier (éd.), *op. cit.*, p. 35. On sait que Caillois a par la suite reconnu que c'était une erreur. Voir : Guillaume Bridet, « Roger Caillois dans les impasses du Collège de Sociologie », *Littérature* 146, 2007, (p. 90-103), p. 99.

13. « Déclaration », in : Denis Hollier (éd.), *op. cit.*, (p. 98-104), p. 103. Voir pour les détails Jean Michel Heimonet, « Rupture et continuité dans l'itinéraire intellectuel et politique de Roger Caillois », *Littérature* 70, juin 2013, (p. 33-48).

14. Georges Bataille, « L'apprenti sorcier », in : Denis Hollier (éd.), *op. cit.*, (p. 36-59), p. 55-56. Face à une telle « existence totale », Bataille oppose les formes d'existence paradigmatiques du scientifique, de l'artiste ou de l'homme politique en tant que pures *fonctions* de la société moderne.

15. Roger Caillois, « Confréries, ordres, sociétés secrètes, églises », in : Denis Hollier (éd.), *op. cit.*, (p. 268-290), p. 278.

16. *Ibid.*, p. 276-277. Sur la revue d'avant-garde *Contre-Attaque* comme prédécesseur du *Collège de Sociologie* voir : Stephan Moebius, « Contre-Attaque. Eine politische Initiative französischer Intellektueller in den 30er Jahren », *Sozial. Geschichte* 18 (2), 2003, (p. 85-100).

17. Voir Roger Caillois, « Confréries », p. 277-282.

lettre adressée à Caillois il rejeta vigoureusement l'« irrationalisme absolu » dans lequel il reconnaissait l'influence d'Heidegger :

Mais ce que je crois un déraillement général, dont vous êtes vous-même victime, c'est cette espèce d'irrationalisme absolu par lequel vous terminez, au nom du labyrinthe et de Paris, mythe moderne, – mais je crois que vous l'êtes tous en ce moment, probablement sous l'influence de Heidegger, Bergsonien attardé dans l'hitlérisme, légitimant l'hitlérisme entiché d'irrationalisme –, et surtout cette espèce de philosophie politique que vous essayez d'en sortir au nom de la poésie et d'une vague sentimentalité¹⁸.

Les membres du Collège n'étaient pas unanimes sur les objectifs et la finalité du Collège. Bataille, par exemple, utilise, comme on le verra plus loin, le concept de société secrète au sens existentiel, mais pas au sens de société de conjurés :

Car le secret touche à la réalité constitutive de l'existence qui séduit, non à quelque action contraire à la sûreté de l'État. Le mythe naît dans les actes rituels [...] la dynamique violente qui lui appartient n'a pas d'autre objet que le retour à la totalité perdue même s'il est vrai que la répercussion soit décisive et transforme la face du monde (alors que l'action des partis se perd dans le sable mouvant des paroles qui se contredisent), sa répercussion politique ne peut être que le résultat de l'existence¹⁹.

Une anecdote historique sur le mode de la farce

Le rapport de l'argumentation de Mayer au présent est double. Il interprète d'une part les sociétés secrètes du romantisme allemand comme les précurseurs de rites ayant persisté chez les partisans du nazisme comme « résidus semi-conscients », sous la forme de ressentiments et de souvenirs vagues. D'autre part, il aborde le phénomène des sociétés secrètes pour l'expliquer dans le contexte de l'Allemagne de l'époque mais aussi dans une perspective historique et politique. Il s'appuie constamment, quoique de façon implicite mais néanmoins précise, comme une comparaison avec son texte sur Büchner le montrera, sur les travaux de Caillois et de Bataille évoqués précédemment. Il souligne que la référence aux sociétés secrètes et à un mythe nouveau – celui de la communauté du peuple (*Volksgemeinschaft*) – a été instrumentalisée en Allemagne précisément par le camp que le Collège entendait combattre politiquement.

Derrière cette argumentation se trouve la question de l'efficacité de la propagande nazie. Mayer renvoie ici à la structure répétitive du mythe : pour lui, la propagande de l'époque trouve son succès essentiellement en parvenant à renvoyer à des ébauches d'unité nationale pour lesquelles s'étaient engagées les corporations étudiantes du XIX^e siècle en actualisant leurs rites et leurs symboles politiques. Bien que Mayer commence par rejeter comme une « erreur méthodologique » la notion du résidu de Pareto²⁰, il finit par l'utiliser dans son exposé, comme dans *Un Allemand*

18. Marcel Fournier, « Marcel Mauss et Heidegger. Une lettre inédite de Marcel Mauss à Roger Caillois du 22 juin 1938 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 4, septembre 1990, p. 87.

19. Georges Bataille, « L'apprenti sorcier », p. 58-59.

20. Hans Mayer, « Rites », p. 448 s. Raymond Aron avait auparavant fait une recension de Pareto dans la *Zeitschrift für Sozialforschung* en abordant en particulier son concept de résidu. Voir Raymond

en révocation : « Les statuts du *Tugendbund* continuaient de résonner mot pour mot dans ceux de la SS, notamment la formule “que les traîtres succomberont à la Vehme”. C’était resté un résidu allemand »²¹. Cette formule apparaissait dans les statuts de la ligue secrète, « *Organisation Consul* », responsable d’actions terroristes d’extrême-droite. La critique de la notion par Mayer cherche à différencier son argumentation d’éléments explicatifs essentialistes, à l’opposé d’interprétations « anhistoriques » voire « antihistoriques » sur le « Germain éternel » qui présupposaient que le peuple allemand était une substance immuable²². En parallèle, il se refuse aux explications « historicistes » qui négligent la typicité, la « régularité fragmentaire » (Aron). Mayer englobe ici des approches qui réduisaient la victoire de l’hitlérisme aux facteurs économiques qui avaient marqué la période de l’après-Première Guerre mondiale et négligeaient des tendances de long terme qui avaient commencé avant 1918. Ces dernières demeuraient pourtant essentielles à ses yeux²³.

Il montre des continuités historiques en pointant les mythes qui ont aidé la propagande nazie à mobiliser des ressentiments, puisque l’hitlérisme n’avait rien fait de neuf en termes de symboles, de signes et de rites²⁴. Pour Mayer, il s’agit moins de prouver « le nihilisme des exploiters de mythes » que de « *surprendre leur efficacité* » en mettant au jour « la vie réelle des mythes, leur genèse, leur fonctionnement et leur affaiblissement »²⁵.

Il n’y a pas que les mythes mobilisés par la mouvance nazie qui prennent leur source aux débuts du mouvement nationaliste allemand mais aussi la forme organisationnelle du *Männerbund*. Ce n’étaient pas tant des mythes germaniques, nordiques ou néo-païens qui y avaient part – ceux-ci auraient même perdu en importance – mais les mythes qui rappelaient « l’histoire », comme l’idée médiévale d’Empire, liée en 1923 par Armin Moeller van den Bruck au mythe du « troisième Reich », ou le mythe de la Sainte-Vehme auquel l’auteur cité par Mayer, Emil Julius Gumbel (1891-1966), avait consacré plusieurs études critiques. L’argumentation de Mayer est caractérisée par la double perspective de l’érudit formé au droit comme à la littérature. Pour la Sainte-Vehme, il avance par exemple que la notion a été

Aron, « La sociologie de Pareto », *Zeitschrift für Sozialforschung*, t. VI, 1937, cahier 3, p. 489-521. Dans ses *Mémoires*, Aron souligne que sa collaboration avec l’Institut für Sozialforschung ou il fut responsable un moment de la rubrique des recensions d’ouvrages français ne reposait nullement sur un accord idéologique avec ses collègues de l’Institut. Cf. Raymond Aron, *Mémoires*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2010, p. 124 *sqq.* Sur ce point voir également Raymond Aron et Hans Mayer, « Zwischen Frankreich und Deutschland, zwischen Weimar und Bonn. (Gespräch) », in : Walter Scheel (éd.), *Die andere deutsche Frage. Kultur und Gesellschaft der Bundesrepublik Deutschland nach dreißig Jahren*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1981, (p. 243-270), p. 250-251.

21. Nous traduisons. Hans Mayer, *Ein Deutscher auf Widerruf*, p. 241. Le concept médiéval de « Sainte-Vehme », « Feme » en allemand, mot tiré du moyen bas allemand « veime » signifie « sanction ». Sous la République de Weimar, on appela « Fememord » une catégorie d’assassinats politiques perpétrés par des membres d’associations nationalistes. Sur l’histoire des « Fememorde » voir par exemple : Ulrike Claudia Hofman, « *Verräter verfallen der Feme!* ». *Fememorde in Bayern in den zwanziger Jahren*, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau, 2000.

22. Hans Mayer, « Rites », p. 448.

23. *Ibid.*, p. 450.

24. *Ibid.*, p. 452.

25. *Ibid.*, p. 455-456.

institutionnalisée par le « comité d'enquête et de conciliation » (*Untersuchungs- und Schlichtungsausschuss*) dirigé par le Major Buch, ancien meneur de corps franc²⁶. Il s'intéresse pourtant aussi aux publications de l'époque où « des romans d'un faux romanesque et d'une bestialité voulue » portant sur les corps francs suscitent un intérêt inflationniste qui, selon lui, n'a rien d'un hasard²⁷.

Pour ce qui est des partisans du nationalisme, Mayer souligne la césure que représente la Première Guerre mondiale. Si le nationalisme était bourgeois avant la guerre de 1914, ses relais se recrutaient *après* la guerre majoritairement dans les rangs des opposants à la bourgeoisie wilhelminienne, possédante ou intellectuelle. Une aspiration antibourgeoise et anticapitaliste se mêle à l'antisémitisme et à l'antilibéralisme pour former un nationalisme mythique n'entendant pas être un parti organisé mais un mouvement²⁸. Selon Mayer, l'échec du coup d'État aurait permis à Hitler de prendre conscience des limites de la conception du putsch qui fut celle des sociétés secrètes historiques et de transformer cette idéologie en une « politique à succès »²⁹. Mayer raconte l'histoire du nationalisme allemand qui s'est développé en Allemagne en se distinguant de l'absolutisme et en opposition à la France. Des ligues combattaient à l'époque pour l'unification de l'Allemagne : cela avait commencé en 1817 avec la Ligue de la Vertu (*Tugendbund*), puis étaient venus les corps francs militaires du Major Schill et la *Société allemande* influencée par les *Discours à la nation allemande* de Fichte (elle relevait de la tradition des ordres de chevalerie allemands) et enfin les troupes du Major général Lützow qui arboraient un casque noir décoré d'une tête de mort que les *Waffen-SS* prirent comme modèle³⁰. Mayer souligne le don d'organisateur de Ernst Moritz Arndt et son rôle dans l'émergence du nationalisme politique. Son *Ébauche d'une société allemande* (*Entwurf einer Deutschen Gesellschaft*) de 1814 a fondé une institution dont les rejetons ont proliféré partout en Allemagne. Les statuts refusaient par ailleurs toute forme de secret. Ici, déjà, se trouvaient pourtant des critères d'exclusion « populaire (*völkisch*) », car le premier article stipulait : « ne peut être membre qui n'est pas allemand (*deutsch*) de naissance »³¹. Après leur interdiction par Metternich, ces sociétés basculèrent dans l'illégalité et recrutèrent « à la place des bourgeois pondérés et loyalistes, des adolescents ardents et conspirateurs »³². Ils développèrent le même activisme terroriste qu'on observe dans les sectes patriotiques de l'après-Première Guerre mondiale. Le mythe du Reich remonte lui aussi aux débuts du mouvement national. Le mot d'ordre de Moeller van den Bruck, « *Ein Reich* », apparaît dans des manifestes de la ligue étudiante patriotique qui a tenté de mobiliser entre 1815 et 1819 en faveur de l'unité allemande. Il s'agissait déjà à l'époque du problème posé par l'unité confessionnelle qui s'exprime aussi, pour Mayer, dans la lutte des nazis contre l'universalisme

26. *Ibid.*, p. 453.

27. *Ibid.*, p. 451-452.

28. *Ibid.*, p. 458.

29. *Ibid.*, p. 452.

30. *Ibid.*, p. 463.

31. *Ibid.*, p. 465.

32. *Ibid.*, p. 466.

du catholicisme romain qui vise une unité politique et spirituelle. Du reste, on ne peut le faire remonter à des représentations néo-païennes, mais il prend ses racines, pour Mayer, dans le mythe bien plus ancien du Reich³³.

Au cours de son intervention, Mayer s'efforce de jeter des ponts en direction de thèmes qui sont apparus dans les exposés de Caillois ou Bataille. C'est ainsi qu'il aborde le phénomène des classes d'âge que Caillois discutait dans « Vent d'hiver ». Il fait état du changement générationnel dans le mouvement national, lequel a creusé un fossé entre les anciens et les jeunes. La légalité, le loyalisme et les mœurs bourgeoises ont été abolis par un « penchant pour l'action directe, l'extase mystique, la discipline militaire »³⁴. Le combat révolutionnaire pour la démocratie s'est allié à un nationalisme agressif, francophobe, chrétien et antisémite. Mayer s'efforce d'alerter les membres du Collège en racontant un épisode lié à l'émergence du conflit générationnel. En 1818, un certain professeur Fries, représentant des anciens de Iéna, « s'efforce de mettre en garde » le meneur des jeunes, Karl Follen – un comploteur-né –, contre la tendance aux sociétés secrètes et prend en vain parti pour un « lien religieux à la République »³⁵. Mayer décrit le rôle de Follen à l'instar de celui d'un prophète fou se prenant pour Jésus Christ et ses disciples pour les apôtres, comme le montre, selon Mayer, le slogan « Tu dois devenir un Christ » qu'il commente en remarquant que : « Tout est ici symbole et volupté de l'assassinat »³⁶. C'est de là qu'il opère le renversement vers le présent, en renvoyant au mythe de la Sainte-Vehme dont il voit les origines dans deux œuvres du romantisme : *La petite Catherine de Heilbronn* de Kleist et *Les Épigones* d'Immermann³⁷. Du reste, pour Mayer, c'est « ce même mélange de cynisme et de dévouement d'esprit, de lansquenets et d'ordre masculin, la même absence aussi d'idées claires et distinctes » qui est à l'œuvre aussi bien dans l'entourage de Follen que chez les assassins d'Erzberger et de Rathenau. Il finit en soulignant le « caractère sacré » du groupe de Follen³⁸.

Cette anecdote se conclut par un passage où il est question de la postérité du premier mouvement nationaliste, interdit après l'assassinat de Kotzebue. Il est construit autour du motif du « chef inconnu » qu'on connaît dans ce contexte et qu'on rencontre par exemple dans l'intérêt de Simmel pour la société secrète des chevaliers guelfes³⁹. Il est éclairant de comparer ce passage avec le chapitre correspondant dans le *Büchner* de Mayer, intitulé « Deutsche Politik ». En 1821, le jeune éducateur Adolf von Prewitz rencontre Karl Follen qui a émigré en Suisse, à Chur, après qu'on lui a attribué la responsabilité morale du meurtre de l'écrivain August

33. *Ibid.*, p. 467.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*, p. 468.

36. *Ibid.*, p. 469.

37. *Ibid.*, p. 471.

38. *Ibid.*

39. Simmel évoque le pouvoir de ce qui est caché : « il faut ici que l'obéissance soit teintée du sentiment d'être soumis à une force insaisissable, aux limites indéfinissables, que l'on ne peut voir nulle part, mais imaginer partout. » Georg Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*, traduction de Lilyane Deroche-Gurcel et Sibylle Muller, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, p. 402. [original allemand : Georg Simmel, *Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, *Gesamtausgabe*, vol. 11, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992, p. 451.]

von Kotzebue par Karl Ludwig Sand. Cette rencontre déterminera son destin⁴⁰. Follen réussit à convaincre Prewitz de fonder en Allemagne une ligue de jeunes hommes, placée sous la tutelle d'une société secrète masculine. Des statuts martiaux prévoyant la peine de mort en cas de trahison furent adoptés et des ligues se constituèrent par la suite dans de nombreuses universités allemandes. Leurs membres s'étonnèrent, après quelque temps, que ces ombrageux anciens ne se manifestent absolument pas. Les recherches entamées alors aboutirent au constat décevant que Follen avait « roulé dans la farine » ces jeunes gens. Mayer cite le rapport d'un certain Wesselhoeft qui dit de cette organisation qu'elle était une « entreprise saugrenue », « sortie tout armée de la tête de Carl Follen », et qu'elle fut par la suite dissoute « solennellement »⁴¹. Dans son *Büchner*, Mayer raconte quelque peu différemment l'histoire de cette ligue de jeunesse. Au lieu de parler de la dissolution d'une « entreprise saugrenue » il dit, de façon plus neutre : « En 1824, tout s'arrête »⁴². La conférence se conclut sur une remarque que les auditeurs ne pouvaient qu'appliquer à leur propre débat sur la constitution d'une société secrète : « Ce qui fut progressiste ne le reste pas éternellement »⁴³.

Excès et Les Marginaux

Il n'y a pas que Mayer pour qui les sociétés secrètes évoquaient immédiatement des organisations nazies. Hannah Arendt décrit dans *Origins of Totalitarianism* la forme organisationnelle des sociétés totalitaires en recourant à l'analogie avec des sociétés secrètes sans secret, qui se fondent au vu et au su de tous, tandis que les organisations de sympathisants remplissent une double fonction : d'une part, elles protègent du monde extérieur la croyance fanatique dans la fiction idéologique ; d'autre part, elles trompent l'environnement non-totalitaire sur la nature agressive de cette fiction en diffusant un « brouillard de normalité »⁴⁴. En réalité, certains membres du Collège ont également émis des doutes sur la notion de société secrète promue par Caillois ; en premier lieu Bataille qui avançait que la notion rassemblait chez Caillois des choses trop diverses⁴⁵. Ce fut

40. Par comparaison et pour le contexte historique des événements décrits par Mayer, voir Frank Mehring, « August von Kotzebue. Mannheim, 23. März 1819 », in : Michael Sommer (éd.), *Politische Morde. Vom Altertum bis zur Gegenwart*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005, (p. 157-165), en particulier p. 162-164 au sujet de Carl Follen (1796-1840) et de son groupe des « absolutus ». Hagen Schulze, « Sand, Kotzebue und das Blut des Verräters », in : Alexander Demandt (éd.), *Das Attentat in der Geschichte*, Cologne, Böhlau Verlag, 2003, p. 215-233.

41. Hans Mayer, « Rites », p. 472-473.

42. Hans Mayer, *Georg Büchner*, p. 131.

43. Hans Mayer, « Rites », p. 474.

44. Arendt renvoie ici à Alexandre Koyré, *The Political Function of the Modern Lie* (1945) : Hannah Arendt, « Le Totalitarisme », in : *Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jerusalem* [version originale anglaise, 1951], édition de Pierre Bouretz, traduction de Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy, révisée par Hélène Frappat, Paris, Gallimard, 2002, (p. 609-838), p. 701 et 690.

45. Voir Roger Caillois, « Confréries », p. 284. – C'est Bataille qui commente les notes de Caillois absent pour cause de maladie.

Leiris qui se montra le plus clair en critiquant dans une lettre à Bataille aussi bien la forme organisationnelle du Collège que les travaux de ses membres⁴⁶ : « je crains fortement que, si des gens issus du milieu intellectuel veulent se constituer en Ordre ou en Église, ils n'en viennent à former simplement ce qu'on nomme une "chapelle" dans le langage courant »⁴⁷. On ne trouve dans la correspondance entre Bataille et Caillois ou Leiris aucune réaction à l'exposé de Mayer⁴⁸. Après la guerre, Caillois lui-même admettait qu'il s'était mis dans une impasse⁴⁹ avec sa « stratégie de la surenchère »⁵⁰.

Quel fut le rapport entre l'environnement de Mayer et les travaux du Collège ? Adorno, que Mayer estimait surtout pour ses travaux sur la musique et la théorie esthétique, plus que pour sa critique de la société⁵¹, avait – tout comme Mauss – critiqué un irrationalisme qu'il percevait déjà dans *Acéphale*⁵² et avait fait une recension de l'ouvrage théorique de Caillois sur les mythes, *La Mante religieuse*, dans la *Zeitschrift für Sozialforschung*⁵³. En juillet 1937, il avait demandé à Benjamin de trouver des collaborateurs français pour son Institut et avait évoqué Bataille et Caillois⁵⁴. Après avoir lu *La Mante religieuse* il révisa son jugement positif. Dans une lettre à Benjamin, il loue certes la lecture originale des mythes par Caillois mais en voyant chez lui une « foi crypto-fasciste en la nature » (« *kryptofascistische*

46. Voir à ce sujet Stephan Moebius, « Homme de la science, homme de l'action, homme du mythe. Die internen Krisen des Collège de Sociologie (1937-1939) und die Tage danach », *Lendemains* 110/111, 2003, (p. 162-179), p. 167-172.

47. Leiris se réfère dans sa lettre à la « Note sur la fondation d'un Collège de Sociologie » et au projet de former « une communauté morale ». Voir la lettre de Michel Leiris à Roger Caillois, 3 juillet 1939, in : Denis Hollier (éd.), *op. cit.*, (p. 549-550), p. 549.

48. Georges Bataille, *Lettres à Roger Caillois (4 août 1935 – 4 février 1959)*, préface de Francis Marmande, notes et édition de Pierre Le Boulter, Vomillé, Folle Avoine, 1987. Georges Bataille et Michel Leiris, *Échanges et correspondances*, édité par Jean Yvert, Paris, Gallimard, 2004.

49. Roger Caillois, *L'homme et le sacré*, Gallimard, Paris, 1988 [1936], p. 13-14. Voir Guillaume Bridet, *op. cit.*, p. 96.

50. Lettre de Roger Caillois à Jean Paulhan, 5 novembre 1937, in : Jean Paulhan, *Correspondance de Jean Paulhan – Roger Caillois 1934-1967*, dir. par Odile Felgine et Claude-Pierre Perez, Gallimard, Paris, 1991, p. 129. Voir à ce sujet Gérard Raullet, « Mimesis. Über anthropologische Motive bei Benjamin – Ansätze zu einer anthropologischen kritischen Theorie », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 64(4), 2016, (p. 581-602,) p. 589.

51. Voir à ce sujet Hans Mayer, *Ein Deutscher auf Widerruf*, p. 187.

52. Voir la Lettre d'Adorno à Horkheimer, du 25 janvier 1937, in : Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *Briefwechsel 1927-1969, Band I : 1927-1937*, édité par Christoph Göttsche et Henri Lonitz, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2003, p. 280.

53. Theodor W. Adorno, « Caillois, Roger, *La Mante religieuse* », *Zeitschrift für Sozialforschung* 7, 1938, réimprimé, Munich, dtv, 1970, (p. 410-411), p. 411.

54. Lettre d'Adorno à Benjamin du 2 juillet 1937, in : Theodor W. Adorno et Walter Benjamin, *Briefwechsel 1928-1940*, édité par Henri Lonitz, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1994, p. 257. L'indication se trouve chez Michael Weingrad, « The College of Sociology and the Institute of Social Research », *New German Critique* 4, automne 2001, (p. 129-161), p. 135. Alors qu'Adorno critiquait surtout le naturalisme biologique de Caillois, le rejet de Caillois par Benjamin peut être interprété comme une récusation de la « stratégie de la barbarie positive », c'est-à-dire de la pensée « que la pulsion mimétique refoulée chez l'homme moderne peut être paradoxalement un moyen de subvertir l'uniformisation totalitaire ». Nous traduisons. Voir Gérard Raullet, « Mimesis », p. 588-589.

Naturläubigkeit») qui le range du côté de Jung et de Klages, et il conclut que Caillois se situe à l'évidence « de l'autre côté »⁵⁵.

Mayer se souvient : « Bataille voulait me recruter : sans doute aussi pour ses excès. [...] J'ai esquivé, presque sans comprendre. La rationalité juive, certes sécularisée mais séculièrement entraînée à se méfier de l'image et de l'imagination s'y opposait secrètement. Georges Bataille était beaucoup plus "allemand" que je n'aurais pu l'être ou le devenir »⁵⁶. Paradoxalement, il n'aurait pas été confronté en France à la tradition française mais y avait rencontré « une mode intellectuelle en quelque sorte "germanisée" chez des intellectuels français avant-gardistes » dont il donne plusieurs exemples : l'intérêt d'Aron pour Max Weber, celui de Sartre pour Husserl et Heidegger, l'enthousiasme de Camus pour Kafka et celui du surréalisme français pour le romantisme allemand⁵⁷. Si Benjamin partageait avec le Collège, comme auparavant avec les surréalistes, avant tout son intérêt pour l'étude des mythes et donc pour la question du rôle de la vie onirique dans la compréhension du social et de la modernité – comme on peut le montrer avec le phénomène de la mode⁵⁸ – la curiosité de Mayer, elle, portait avant tout sur le travail des membres du Collège sur les « existences marginales de la société (la prostitution, les crimes violents, la vie en prison comme en caserne) »⁵⁹. C'est ainsi qu'il voulait que soit compris ses *Marginaux*, une œuvre où il se penche sur l'échec du postulat d'égalité des Lumières à travers des personnages de l'histoire littéraire, c'est-à-dire l'échec de l'émancipation des femmes, des homosexuels et des Juifs.

Dans *La structure psychologique du fascisme* de 1933, Bataille recherchait non pas les causes sociales et économiques du fascisme mais le mécanisme psychosocial du lien avec les figures charismatiques des meneurs. D'après lui, les « forces » que l'État du *Führer* s'appropriait émanaient d'un domaine « hétérogène » qui n'était pas refoulé mais « exclu » – c'est-à-dire aussi exclu de l'attention scientifique – et qu'il n'était possible de saisir que dans « l'excès »⁶⁰. La fascination perceptible pour cette « exclusion » appela, dans les années 1930, une objection spontanée de la part de Mayer. Après coup, Mayer souligne pourtant une certaine proximité et une sympathie pour Bataille : ce dernier avait été un moraliste « dès lors qu'il

55. Nous traduisons. Lettre d'Adorno à Benjamin du 22 septembre 1937 in : Theodor W. Adorno et Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 277. Paul Ludwig Landsberg aussi avait un rapport plus sceptique au Collège que Mayer. Selon André Masson, à la question de savoir ce qu'il adviendrait du Collège si les Allemands envahissaient la France, il aurait répondu qu'ils abattraient ses membres mais poursuivraient les activités du Collège. Thomas Keller, *Verkörperungen des Dritten im Deutsch-Französischen Verhältnis. Die Stelle der Übertragung*, Paderborn, Wilhelm Fink, 2018, p. 520, note 39.

56. Nous traduisons. Hans Mayer, *Ein Deutscher auf Widerruf*, p. 43.

57. *Ibid.*, p. 23. Voir aussi à ce sujet, Hans Mayer, *Die unerwünschte Literatur. Deutsche Schriftsteller und Bücher 1968-1985*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992, p. 111-112.

58. Au sujet de Walter Benjamin et Bataille, voir Gerhard Rupp, « Benjamin et Bataille, rencontre(s) franco-allemande(s). À la recherche d'une autre discursivité », in : Gilbert Merlio (éd.), *Ni gauche ni droite. Les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995, p. 275-285.

59. Nous traduisons. Hans Mayer, *Der Zeitgenosse Walter Benjamin*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992, p. 65.

60. Georges Bataille, *La structure psychologique du fascisme*, postface de Michel Surya, Paris, Nouvelles Éditions lignes, 2009, p. 16-17.

sentait une négation idéaliste de ce qui vient “d’en bas” – un domaine qu’il comprenait aussi bien biologiquement que socialement, etc.» Ce n’est que plus tard qu’il avait pris conscience de cette proximité : « Lorsque j’écrivais *Les Marginaux* je pensais souvent à lui »⁶¹. Dans son fascicule sur *La France entre les guerres mondiales (1919-1938)*, paru en 1948, les membres du Collège ne sont toutefois pas mentionnés⁶².

Que la place accordée à la question du mythe dans la politique contemporaine ait pu être aussi différente chez Bataille, Caillois et Mayer n’illustre pas seulement l’importance du contexte politico-historique des uns et des autres mais peut aussi tenir à ce que les membres du Collège ne se penchaient pas sur des phénomènes qu’on discutait dans le cercle que Mayer fréquentait à l’époque, phénomène regroupé sous l’expression « esthétisation de la politique » (Benjamin)⁶³. Même si Mayer souligne que Benjamin aurait été plus proche intellectuellement du Collège que lui-même, son intérêt pour ses débats pointe vers des aspects caractéristiques de ses travaux ultérieurs. Son analyse de la « sociologie » du Collège s’inscrit donc de façon symptomatique dans cette période de transition où le juriste aux multiples talents, qui a parfois joué avec l’idée de devenir musicien ou chef d’orchestre, s’est finalement résolument tourné vers l’histoire littéraire.

Traduit de l’allemand par Clément Fradin

61. Nous traduisons. Hans Mayer, *Ein Deutscher auf Widerruf*, p. 243.

62. Hans Mayer, *Frankreich zwischen den Weltkriegen (1919-1939)*, Francfort-sur-le-Main, G. Schultke-Bulmke, 1948.

63. Voir à ce sujet Irene Albers et Stephan Moebius, « Nachwort », in : Denis Hollier (éd.), *Das Collège de Sociologie, 1937-1939*, Berlin, Suhrkamp, 2012, (p. 757-828), p. 789-790.